

hiver, il n'avait que celle-là ; il avait un casque, une chemise de coton, une veste et une *crémone*. Ma belle-mère m'a dit qu'il avait trois paires de bas de laine ; il avait des mitaines et aussi des demi-bottes.

Vendredi de la semaine dernière, le défunt m'a dit qu'il avait faim et m'a demandé de le laisser aller chez monsieur Picard, qui est notre voisin. Mon père et ma mère m'avaient donné commission de le garder pour l'empêcher de manger, parce que après son souper, il cherchait à manger. Ma belle-mère m'avait dit qu'il avait manger comme il faut au souper. Le défunt me dit qu'il n'avait pas eu à manger le midi, et qu'il n'en avait eu que peu au souper.

Transquestionné par le prisonnier W. H. Taylor.

Le défunt m'a dit que M. Picard avait de quoi de bon et qu'il voulait aller là pour manger. Le défunt m'a dit que M. Picard lui avait dit de garder des sous pour empoisonner son père et sa belle-mère. Quand je mangeais, le défunt mangeait toujours comme moi et c'était toujours de quoi de bon ; le défunt en avait autant que moi. Quand je gardais, vendredi, mon père et ma belle-mère étaient allés à l'église.

ANTOINE TESSIER DIT LAPLANTE, maçon, de St.-Roch, étant assermenté, dépose et dit :

Je connais le défunt, je l'ai vu dans la cour tout l'hiver. J'ai vu le défunt scier du bois dans la cour, et à part d'une couple de cordes, je pense qu'il a scié le reste. Il y a à peu près trois semaines, je l'ai vu nu-pieds, nu-mains, nu-tête, fendre du bois ; il faisait un grand froid ce jour-là ; l'enfant regardait de temps en temps en haut et pleurait ; je crois que cette fois il est resté à peu près une demi-heure dehors. J'ai donné des mitaines à l'enfant, et il les a remises, parce qu'il lui était défendu d'en mettre dans ses mains. Il m'a dit souvent qu'il était maltraité par son père et sa mère. Je lui ai demandé pourquoi il sciait du bois par ces gros mauvais temps, il me répondit qu'il lui fallait bien le faire, parce qu'il serait battu.

Je n'ai pas vu le défunt se faire battre ; mais sept ou huit fois dans l'hiver, j'ai entendu en haut les cris des enfants qu'on battait.

Le défunt m'a dit qu'on le battait parce qu'il ne fournissait pas à scier du bois pour la maison ; j'ai vu son petit frère lui aider quelque fois, mais je n'ai jamais vu le père lui aider.

L'enfant était chétif et maigre, par suite du manque de nourriture et des mauvais traitements.

FÉLICITÉ MAHEU, épouse de Antoine Laplante. Je connais le défunt. Le père du défunt demeure dans le haut de la maison que j'occupe. Nous ne nous voyons pas. Elle confirme le témoignage de son mari. Elle dit de plus qu'elle a vu l'enfant qui prenait de la neige dans ses mains et qu'il en mangeait beaucoup.

FÉLICITÉ PLANTE, épouse de Napoléon Jean Petit, rend aussi le même témoignage que les deux autres.

ELOI PICARD, menuisier, de St.-Roch, assermenté, dit de plus : Jeudi dernier le défunt est venu chez moi et a bu beaucoup ; il m'a dit que sa belle-mère ne voulait pas qu'il bât, c'est pour quoi il venait chez moi ; il me dit aussi que sa belle-mère avait mis pas moins de deux poignées de sel dans sa soupe et qu'elle ne voulait pas le laisser boire. Je lui dis : Puisque tu es si maltraité que cela, pourquoi ne vas-tu pas à Somerset. Il m'a dit : Ce n'est pas aisé, je suis tout nu et je n'ai pas d'argent pour payer mon passage. Je ne l'ai pas vu depuis. Quand il a mangé chez moi, il tremblait de tous ses membres ; il me dit qu'il n'avait pas de bas dans ses bottes. Il tremblait comme s'il avait été malade. Il m'a dit qu'il n'avait pas diné, qu'il savait que sa belle-mère ne voulait pas lui donner à diner, et il me semble qu'il n'avait pas déjeuné. Il m'a dit que sa belle-mère le faisait pâtir de manger.

Transquestionné par le prisonnier W. H. Taylor.

Ma femme l'a fait déchausser pour voir s'il avait des bas dans ses bottes, et ma femme m'a dit qu'il n'en avait pas.

Ce sont là tous les témoignages entendus le premier jour, vendredi.

Second jour, 14 mars.

EMÉLIE FRUDEL, épouse de M. Picard, menuisier de St. Roch, assermentée, dit de plus que son mari : L'enfant venait souvent chez nous pour boire, et disait que sa mère le faisait pâtir. Je lui dis : Pourquoi ne le dis-tu pas à ton père ? Il me répondit : " Ah ! si j'en parlais à papa, elle me tuerait."

Mardi dernier, j'ai vu Mme Fluette (ou Mme Thibault), et lui demandai ce qu'était devenu l'enfant ; elle me dit qu'elle était allée chez Taylor et qu'elle n'avait pu voir l'enfant.

Le lendemain jeudi, on est venu me dire que l'enfant se mourait ; j'arrivai pendant que le prêtre lui donnait les saintes huiles ; le défunt est mort vers huit heures ce soir-là. Mme Taylor m'a dit que l'enfant était en santé, qu'il n'était malade que depuis ce matin-là, qu'il avait mal à la tête, qu'il avait vomé, qu'il avait pris une assiettée de gruau avant de perdre connaissance.

Mme Taylor m'a aussi dit que quelques temps avant de perdre connaissance, l'enfant demandait à être mené chez moi ; elle lui répondit : " tu vois bien que tu ne peux pas te porter toi-même, tu n'es pas capable ; " et elle m'a dit aussi que, du moment où ils ont pris l'enfant à deux et l'ont mis sur le lit, il a perdu connaissance. Elle me dit que c'était sa mère qui l'aidait à porter l'enfant.

Transquestionnée par le prisonnier W. H. Taylor et par la prisonnière Marguerite Demers :

Il n'y a aucun mauvais rapport entre moi et